

# Les prisonniers allemands au village (le statut de l'étranger)

Par René Domergue

En règle générale, *l'étranger* met du temps à se faire accepter. « On dit qu'il faut trois générations pour s'intégrer. » Pourtant il existe des contre-exemples, notamment Adrien Boyer, arrivé en 1970, en compagnie de sa femme qui vient d'être nommée institutrice. En quelques années, il crée l'association des parents d'élèves, il organise des activités sportives pour les jeunes, des voyages pour tous ceux qui veulent venir. Il n'y a plus de fêtes votives depuis quelques années, Adrien relance le comité des fêtes. Il devient maire en 77, à la tête d'une liste d'entente, et est réélu en 1983. Du fait de l'arrivée de nouveaux venus au village, il est probablement le seul à en connaître toute la population. « Il était ingénieur horticole, il *baroulait* (tournait) de partout dans la région. » Il connaît beaucoup de monde, il est toujours prêt à rendre service.

Bien que toute intégration soit aléatoire et dépende du caractère de l'étranger, certains facteurs la favorisent incontestablement. Adrien ne s'installe pas au village en situation de dominé. Il semble particulièrement intéressant d'étudier l'intégration, en tout cas l'acceptation d'étrangers dans l'hypothèse la plus défavorable, celle d'une situation de subordination.

Tous les anciens se souviennent de l'arrivée de prisonniers allemands, après de la débâcle des armées du Reich. Ils sont mis à la disposition des familles de paysans qui s'engagent à leur fournir le gîte et le couvert. A priori, les conditions d'accueil sont les plus mauvaises possibles : la haine du Boche est très présente, dix-huit jeunes hommes du village ont été tués lors de la guerre de 14, quatorze ont été faits prisonniers en 1940, un a été requis pour le STO et n'est jamais revenu. Dans un vieux livre de morale de l'école, encore utilisé dans les années 50, on trouve un texte qui exalte la haine de l'Allemand. Et c'est dans un contexte de méfiance à l'égard de l'Allemagne que la plupart des enfants de mon âge sont élevés.

La première fois que j'entends parler des prisonniers allemands, c'est à propos de Joseph (à ne pas confondre avec Joseph le Hongrois). Je réveille les souvenirs de Marie-Jeanne. « On était allé avec René Marseille, chercher chacun un prisonnier au camp des Garrigues. Il y en avait un chic et charmant, et un autre qui marquait mal, avec une saque (un sac) derrière le dos. René Marseille a dit : Ma mère en aura peur, si ça vous embête pas, je prendrai celui qui marque bien. » C'est ainsi qu'on hérite de Joseph. Très vite il se fait remarquer par son allure. Léon Roque dit à mon grand-père : « **Save pas de que t'an menat ! Es un marca-mau** », je sais pas ce qu'ils t'ont amené, c'est un marque-mal.

Ma famille le « craint un peu », on lui descend son repas dans son logement, une petite cuisine et une chambre obscure, au rez-de-chaussée. Lieu qui gardera son nom, encore aujourd'hui on dit « la cuisinette de Joseph. »

Très vite le charmant allemand de René Marseille s'avère un freluquet. « **N'an leù agut son confle, l'an pas garda longtemps** », ils en ont eu vite assez, ils l'ont pas gardé longtemps. « Alors que notre Joseph était *bravas* (très gentil). Il savait pas que faire pour nous être agréable. L'hiver il prenait les *dourques* (cruches) pour aller à la fontaine les remplir d'eau. Il nous disait : Gardez le pain, je préfère les pommes de terre. »

Au village « un peu tout le monde avait des Allemands : Trintignan, Berthe Bécamel. Marie Robert en avait deux. Berthe Bécamel aimait de faire la *biace* (nourriture), et leur Allemand mangeait comme un roi. »

- Les gens les faisaient manger où ?

- La plupart les faisaient manger à leur table.

- Et pourquoi vous le faisiez pas, à la maison ?

- Quand on s'est aperçu que Joseph était tant brave, on lui a proposé de venir manger avec nous. Il a refusé, il préférait manger seul dans sa cuisinette...

- ...

- *Boudiou* (Bon Dieu) qu'il était brave. Il était brave, mais il était sale, sale, que c'est pas possible de le dire ! C'était un *fargatas*. Il se lavait jamais. Il avait longtemps travaillé à la mine, et il avait la couleur du charbon. Il a jamais voulu qu'on lui lave ses draps. Quand il est parti, il a fallu les jeter. Ils étaient *noiras* (très noirs). C'était un mineur, les draps étaient de la couleur du charbon.

- Vous aviez des bonnes relations ?

- Au moment de partir, Joseph s'inquiétait, il disait à *papet* : Chef, chef - il l'appelait chef - attention à Papillon. Papillon c'était le cheval. Il était *dévarié* ce cheval, un peu *folas*, et Joseph avait peur qu'il fasse mal à mon père. »

- Et après son départ, vous avez eu des nouvelles ?

- Joseph a écrit pendant quelque temps, il a envoyé des photos. Puis on s'est perdus de vue.

Pendant ce temps, mon père est prisonnier en Allemagne, puis embarqué par l'armée russe victorieuse pour une destination inconnue. Néanmoins, Joseph est accepté, puis apprécié, malgré quelques réticences qui a priori n'ont rien à voir avec son origine.

Dans d'autres familles, les prisonniers sont encore mieux intégrés.

Bien que Berthe Bécamel ne soit pas riche, elle nourrissait son Allemand « comme un roi. » Il avait été employé chez des riches d'un village voisin, « des *rascas* (radins) qui lui donnait des os à *rousiguer*, » des os à ronger. Quand Berthe évoquait la femme du riche propriétaire, en disant Madame..D.. Il répliquait : « Non, elle pas Madame. Vous Madame. »

Je poursuis la conversation avec Marie Robert et Lucien, son frère. Ils ont eu trois prisonniers. « Ils mangeaient à table avec nous. On les considérait comme de la maison. A Noël on s'est retrouvés tous autour de la table. Gustave était très maigre. Il a gagné douze kilos, puis est mort de la fièvre de Malte. Paul parlait français. On est restés amis. Après la guerre, quand il est reparti en Allemagne, là-bas on manquait de tout. On lui envoyait des lames à rasoir, des lainages. Leur enfant écrivait (à Marie) : Chère tata de France... »

Chez les Marioge, il y avait Herbert. « Il mangeait à la table. Il nous a montré des photos de chez lui, une belle maison, des fauteuils, une femme très bien habillée, c'était un *pélo*. » Lucette poursuit : « Chez mes cousins de Générac il y avait Émile. Il était là quand on a baptisé le petit. Il faisait partie de la famille. Quand tout le monde partait, il faisait le biberon pour le bébé. » Les exemples abondent.

Je n'ai pas étudié les rapports entre les Allemands et les jeunes du village, mais une anecdote m'est parvenue, comme ça, en parlant avec Marie Jeanne. « Françoise Pujolas disait : si vous alliez là-bas, sous les *migraniers* (grenadiers) vous verriez cette Simone qui se *lippe le mourre* avec un allemand. » *Lipper le mourre*, lécher le museau.

Une seule exception, l'allemand employé chez Albert Marseille . « C'était un riche, il parlait bien le français et était du côté d'Hitler. Il disait : On prendra sa revanche ! »

Il est stupéfiant de constater à quel point ont été acceptés ces *estrangers*, que la population d'ici aurait en toute logique (!) dû haïr. Au cours des conversations, je n'ai jamais

entendu prononcer le mot Boche, qui pourtant revient habituellement dès que l'on aborde le thème de la guerre.

Qu'avaient-ils de particulier, ces Allemands, pour être intégrés si vite ? Leur force de travail gratuite, très utile aux paysans ? Mais il n'est jamais reproché aux Italiens ou aux Espagnols d'avoir volé leur salaire, j'ai même fourni de nombreux exemples témoignant du contraire. Leur proximité culturelle ? Ils sont plus éloignés de nous par leur culture que les italiens ou les espagnols.

Je ne vois qu'une différence : ils étaient employés par des familles, qui ont eu le temps de les connaître. Chacun avait à faire avec un Allemand, et non pas aux Allemands. Cela me remet en mémoire une phrase de Manuel, républicain espagnol, sorti du camp pour travailler dans une ferme ariégeoise. Les fermiers s'extasiaient des relations qu'ils établissent avec Manuel, alors qu'ils s'attendaient à trouver un voyou : « Mais cet homme, il est comme nous ! »

René Domergue,  
à Montpezat le 26 janvier 2001.